



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

141 | 2011
2008-2009

Récits des origines et fondation des dynasties slaves à travers les premières chroniques polonaise, russe et tchèque

Pierre Gonneau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/956>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : xxi-l

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Pierre Gonneau, « Récits des origines et fondation des dynasties slaves à travers les premières chroniques polonaise, russe et tchèque », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 23 février 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/956>

Tous droits réservés : EPHE

RÉCITS DES ORIGINES ET FONDATION DES DYNASTIES SLAVES À TRAVERS LES PREMIÈRES CHRONIQUES POLONAISE, RUSSE ET TCHÈQUE

À L'OCCASION des années croisées franco-russes 2009-2010, de nombreuses manifestations scientifiques ont permis de revenir sur les mythes historiques concernant les mondes slaves. Au cœur de ces mythes se trouvent les récits des origines de chaque nation auxquels écrivains et artistes ont régulièrement puisé jusqu'à nos jours. La présente étude voudrait revenir sur ces « récits des temps passés ».

C'est entre la fin du IX^e siècle et l'an mille que les premières principautés tchèque, polonaise et russe¹ se sont formées politiquement et converties au christianisme. Les trois peuples slaves se distinguent déjà entre eux par plusieurs aspects de leur organisation politique et par leur rite chrétien qui détermine à son tour la langue et le contenu de leur culture écrite, ainsi que leur univers spirituel et artistique. Mais il est frappant de constater qu'ils sont parvenus en même temps au stade de l'éveil de la conscience historique. En effet, les « chroniques primitives », ou du moins les témoignages que nous en conservons, apparaissent quasi simultanément en Bohême, en Pologne et dans la Rus', au cours du premier quart du XII^e siècle.

La *Povest' vremennyx let* (*Récit des temps passés*, ci-après : PVL²) est compilée à Kiev, entre 1110 et 1117. Le trône princier est alors occupé par Vladimir Vsevolodovič Monomaque (1113-1125) dont le texte donne une image flatteuse dès ses jeunes années, mais il ne s'agit pas d'une chronique princière et d'ailleurs elle s'interrompt avant la mort du souverain. Elle est l'œuvre de moines et l'on y reconnaît d'abord l'influence de la communauté des Grottes, puis de celle de Saint-Michel de Vydubič, deux abbayes des environs de Kiev. Ce texte est rédigé dans une langue slave où se combinent les marques du slavon oriental (la langue d'Église) et du vieux russe (la langue des textes juridiques).

Les *Chronicae et gesta ducum sive principum Polonorum* attribuées à « l'anonyme Gaulois » (ci-après : Gallus³) ont été composées en latin, sans doute entre 1107 et 1113. Leur auteur est peut-être un moine bénédictin, originaire de Gaule et passé par la Hongrie. Il se décrit en effet comme un « exilé de passage » (*exul apud vos et*

1. Bien entendu, les termes que nous employons n'ont pas la même acception que de nos jours. Nous utilisons le substantif et l'adjectif « bohème » là où nous lisons « bohemus » en latin et « tchèque » quand la *Povest' vremennyx let* écrit чехи. Nous gardons le substantif « Rus' », tel qu'il se trouve dans la *Povest' vremennyx let*, l'adjectif correspondant n'existant pas, nous disons « russe », tout en sachant que le terme ne recouvre pas les mêmes territoires que de nos jours, cf. P. Gonneau, I. Sorlin et V. Vodoff, « Propositions pour une terminologie en langue française du passé des Slaves orientaux », *Russia Mediaevalis*, IX.1 (1998), p. 5-12.
2. Toutes les références à ce texte renvoient à l'édition *Povest' vremennyx let*, 2^e éd., M. B. Sverdlov, Saint-Petersbourg, 1996 (*Literaturnye pamjatniki*).
3. Les références à ce texte renvoient à l'édition *Chronicae Polonorum*, éd. I. Szlachtowski et R. Koepeke, Hanovre, 1851 (MGH, *Scriptorum*, 9).

peregrinus) qui ne veut pas « manger pour rien le pain polonais » (*ne frustra panem Polonicum manducarem*). Sa chronique montre qu'il connaît l'abbaye de Saint-Gilles en Provence ainsi que le monde hongrois à l'égard duquel il se montre plutôt bien disposé. Il aurait pu séjourner au monastère de Somogyvár, fondé en 1091 par le roi de Hongrie Lazlo, où Gilles était également vénéré. À moins qu'il ne soit entré en Pologne dès 1086, en suivant Mieszko, fils de Boleslas le Téméraire, qui, à l'âge de 17 ans, quitta la Hongrie où il avait été élevé pour venir à la cour de son oncle Ladislas Herman (1079-1102). Gallus écrit sous le règne de Boleslas III Bouche Torse (1102-1138) à la chancellerie duquel il a travaillé, mais sa chronique s'interrompt brutalement en 1113. La coupure est probablement liée à la disgrâce du chancelier royal (Michał Awdańczy) qui aurait touché aussi Gallus.

La *Chronica Bohemorum* de Cosmas de Prague (ci-après : Cosmas) est rédigée vers 1119-1125, en latin¹. Elle connaîtra plusieurs continuations, en latin, puis en tchèque. Elle se distingue des deux autres par le soin que l'auteur apporte à s'identifier. Cosmas, doyen du chapitre de l'église Saint-Guy de Prague, est originaire de Bohême et montre un certain « patriotisme », mais a étudié en Occident, à Liège et ailleurs. Il écrit à la fin du règne de Vladislav I^{er} (1109-1117 et 1120-1125) ou au début de celui de Soběslav I^{er} (1125-1140) sa mort est survenue le 12 novembre 1125.

Dans cet essai de comparaison, nous insisterons davantage sur les éléments communs ou comparables que sur les différences, sans pour autant les ignorer. La période sur laquelle nous nous concentrons est celle des origines et l'on peut considérer, dans les trois cas, que l'adoption du christianisme marque le début d'une ère nouvelle. Toutefois, comme chacune de ces chroniques est à la fois un texte littéraire et une source historique, nous puiserons certains de nos exemples dans la période qui suit le baptême. Les sujets de réflexion communs à ces textes peuvent s'ordonner autour de trois grands thèmes : le premier serait les origines lointaines du peuple et du pays, ainsi que des noms qu'ils portent, le deuxième, les mœurs antérieures à la conversion, le troisième la marche au baptême, sous l'égide de la dynastie régnante.

I. LA GENÈSE

SITUER LE TEMPS ET L'ESPACE, NOMMER LE MONDE

Pour retracer la naissance de leur pays, les trois sources opposent une période de « préhistoire », sans dates, à un âge historique qui marque le début de leur chronologie. Elles inscrivent dans l'espace le peuple dont elles retracent la geste en faisant remonter son apparition à une migration et décrivent la géographie de la contrée où il s'est fixé. Enfin, elles s'attachent de manière plus ou moins systématique à la question de l'origine des noms.

1. Les références à ce texte renvoient à l'édition *Cosmae ecclesiae Pragensis decani Chronicon Bohemorum...*, Prague, 1783 (*Scriptores rerum bohemicarum*, 1).

1.1. Chronologie

La PVL et Cosmas commencent pareillement par un bref exposé des temps les plus anciens, puis empruntent la forme annalistique. On sait que la chronologie de la PVL est, à ses débuts, artificielle et calquée sur les règnes des empereurs byzantins¹. Le chroniqueur russe compte, selon l'usage grec, depuis la création du monde. L'année de départ, 6360/852, est ainsi signalée : « comme le règne de Michel débutait, le pays des Rus' commença à porter ce nom » (наченшю Михаилу царствовати, нача ся прозывати Руска земля). La date du début du règne de Michel III, au demeurant inexacte, sert donc avant tout « d'année zéro » à partir de laquelle on peut effectuer les décomptes nécessaires (Тѣм же отселе почнем и числа положимъ)². L'annaliste calcule en effet les intervalles séparant la création d'Adam de la mort de Svjatopolk Izjaslavič (1093-1113), le prédécesseur de Vladimir Monomaque sur le trône de Kiev. Les années pleines alternent avec des années vides dont le quantième est malgré tout cité, pour garder le fil des règnes byzantins. On a la nette impression que des récits, à l'origine non datés, ont été découpés en plusieurs morceaux pour passer sous les fourches caudines de l'exposé annuel. Tel est le cas du mythe fondateur de « l'Appel aux Varègues », dont le début est placé sous l'année 6367 et la suite sous l'année 6370, alors que la narration est continue. La césure de huit années vides entre 6463 et 6472 paraît tout aussi artificielle. À la fin de 6463, le chroniqueur écrit que le jeune Svjatoslav vit avec sa mère Ol'ga « qui le nourrit jusqu'à ce qu'il devienne un homme et atteigne sa majorité » (кормящи сына своего до мужьства его и до возраста его). Au début de 6472, il reprend son propos exactement où il l'avait laissé « comme le prince Svjatoslav avait grandi et était devenu un homme... » (Князю Святославу възрастшю и въвмужавшю)³. On compte encore quelques reliquats d'années vides sous le règne de Jaroslav le Sage, avec les millésimes 6542-6543 (1034-1035, précédés de deux années très peu denses) et 6554, 6556, 6557 (1046, 1048-1049). Après 1054, on relève seulement trois années vides : 6564 (1056), 6570 (1062) et 6595 (1087), tandis que l'année 6598 n'est même pas mentionnée. L'exposé se termine, selon les manuscrits de la PVL, en 6618/1110 (*Chronique Laurentienne*) ou en 6625/1117 (*Chronique Hypatienne*). Si les spécialistes des chroniques russes ont tenté de découvrir la trace d'une ou plusieurs compilations primitives (*načal'nyj svod*)⁴, dont les dates varient, le récit de la PVL n'est pas divisé en sections distinctes, la seule séparation franche étant l'introduction de la chronologie.

Cosmas compte en années du Christ (style de l'Incarnation). Ses dates sont d'emblée plus fiables que celles de la PVL, même si elles ont pu être contestées sur certains détails. Cosmas laisse aussi nombre d'années vides⁵. Son point de départ est plus

1. Cf. I. Sorlin, « Les premières années byzantines du *Récit des temps passés* », *Revue des études slaves*, 63 (1991), p. 9-18.

2. PVL, p. 12.

3. PVL, p. 31.

4. Cf. A. A. Gippius, « Rekoša družina Igorevi... : k lingvotekstologičeskoj stratifikaciji Načal'noj letopisi », *Russian Linguistics*, 25.2 (2001), p. 147-181.

5. Sont vides les années 895 à 928, 964-966, 970-971, 978-980, 982-983, 991-993, 1000, 1005, 1007, 1009-1010, 1012-1013, 1016, 1019, 1027-1029, 1033-1036, 1047-1051, 1056-1057, 1059, 1063-1066, 1071-1072. De plus, sont complètement omises les années 1069 et 1075-1081.

tardif que chez les Russes. Il s'agit de l'année 894, date baptême de Bořivoj. Comme la PVL, au début de sa chronologie Cosmas récapitule l'âge du monde, mais en s'appuyant sur saint Jérôme :

D'Adam au Déluge =	2 242 ans	(2 242 PVL)
Du Déluge à Abraham =	942	(1 082 PVL)
D'Abraham à la Nativité =	2 015	(2 130 PVL)
Total	5 199	(5 454 non calculé par PVL) ¹

L'œuvre de Cosmas se divise en trois livres. Le premier va des origines à 1038, date de la mort du duc déchu Jaromir, et se termine par une évocation des débuts du monastère de Sázava. Le livre deux débute en 1039, sous le règne du duc Břetislav I^{er}, et se termine en 1092, à la mort de Vratislav II qui avait été couronné roi de Bohême en 1086 (selon Cosmas, mais plus probablement en 1085). Le livre trois s'ouvre sur le règne de Břetislav II (1092-1100) et se termine en 1125, au commencement du règne de Soběslav I^{er}.

Gallus, de son côté, ne suit pas le modèle annalistique, mais divise son texte en courts chapitres qui portent chacun un titre. Le livre 1 retrace brièvement la légende de Piast et de ses descendants, puis l'histoire polonaise depuis le règne de Mieszko I^{er} (v. 960-992) jusqu'en 1086, date de la naissance de Boleslas Bouche Torse, principal héros de Gallus. Le livre 2 décrit la jeunesse du prince jusqu'en 1109. Enfin, le livre 3 est consacré à la maturité, mais s'interrompt brutalement en 1113, pour les raisons exposées plus haut.

Le cadre temporel est donc, dans deux cas sur trois, extrêmement bien mis en place. Les trois chroniques se montrent encore plus soucieuses de situer le cadre spatial de leur exposé.

1.2. Migrations des peuples, géographie du pays

Les rédacteurs de la PVL et Cosmas adoptent exactement le même point de départ biblique pour leur récit, à savoir le Déluge (Gn. 10 : 32) et la destruction de la tour de Babel (Gn. 11 : 5-9) qui entraîne la dispersion des peuples et la multiplication des langues, au nombre de soixante-douze. La PVL, reprenant l'exposé géographique de la chronique grecque de Georges Hamartole, identifie trois grands ensembles, correspondant aux lots de Seth (l'Orient), Cham (le Midi) et Japhet (le Septentrion et l'Occident). Elle s'attache à décrire le destin des Slaves, issus de Japhet, mais son projet plus précis est de nous dire « d'où vient le pays russe et où il a pris son commencement ».

PVL, p. 7-8. Се повѣсти времяньныхъ лѣтъ, откуда есть пошла руская земля... и откуда руская земля стала есть... По потоу три сынове Ноеви раздѣлиша землю, Симъ, Хамъ, Афеть... По размѣшени же столпа и по раздѣленьи языкъ прияха сынове Симови восточныя страны, а Хамови сынове полуденныя страны. Афетови же прияха западъ и полунощныя страны. От сихъ же 70 и 2 языку бысть языкъ словѣнскъ, от племени Афетова, нарци, еже суть словѣне.

1. PVL, p. 12 et Cosmas, p. 35.

De son côté, Cosmas se référant à la « division du monde selon les géomètres », distingue deux grandes parties du monde : l'Asie d'un côté, l'Europe et l'Afrique de l'autre. Néanmoins, tout comme la PVL, c'est précisément aux régions du Nord et de l'Ouest qu'il s'intéresse, autrement dit au « lot de Japhet ». Il ne fait pas place à la notion de partage entre les trois fils de Noé qui occupe une place très importante dans la PVL, car elle préfigure les partages entre les membres de la dynastie princière de la Rus', avec ce principe, fréquemment rappelé, mais rarement suivi : ne pas empiéter sur le lot de son frère (не преступати никому же въ жребий братень). La dynastie tchèque, en effet, tend à privilégier un seul héritier, comme on le verra plus loin. Le point de repère principal de Cosmas est la « Germania », bien connue des auteurs latins, et à laquelle il attribue une étendue très vaste, « jusqu'au Tanays [le Don] », c'est-à-dire aux limites de l'Europe, et « jusqu'à l'Occident ». Il précise toutefois qu'à l'intérieur de la Germanie de nombreux endroits portent « leur propre nom » et qu'elle a été colonisée progressivement, « après de nombreux siècles ».

Cosmas, p. 5-6. *Post diluuii effusionem, post virorum maligna mente turrim aedificantium confusionem humanum genus, quod tum fere constabat in LXX duobus viris... unusquisque eorum vagus et profugus longe lateque dispersi... Unde humanum genus Dei nutu omnia disponente in tantum diffusum est per orbem terrae, ut post multa secula tandem has etiam in partes deueniret Germaniae. Cum enim omnis illa regio sub Arcto axe Thanaytenus et usque ad occiduum sita, licet in ea singula propriis loca nominibus nuncupentur, generali tamen vocabulo Germania vocitatur... In diuisione orbis secundum Geometricos Asia nomine sub suo dimidium mundi obtinuit, et dimidium Europa et Africa. In Europa sita est Germania, cuius in partibus versus aquilonalem plagam est locus late nimis diffusus, cinctus undique montibus per gyrum...*

La PVL ignore totalement la notion de Germanie, même si elle rattache les Goths (гѣте, s. a. 6370) et les Allemands (немьци) aux descendants de Japhet. En revanche, elle met d'emblée en avant les Slaves, dont elle situe le berceau sur le Danube, avant d'indiquer qu'ils ont ensuite migré et se sont séparés en groupes distincts qui ont pris peu à peu « leur propre nom ». Parmi ceux qui sont énumérés figurent les Tchèques et les Polonais, au sein desquels le chroniqueur distingue quatre tribus particulières : Poljane (gens de la plaine), Lutiči, Mazoviens et Poméraniens¹. Aussitôt après, la PVL décrit la fameuse « route des Varègues aux Grecs » qui relie le monde scandinave à Constantinople en passant par le Volxov et le Dnepr. On voit ensuite l'apôtre André emprunter cette route pour rallier Rome et revenir sur Cherson. Au passage, il reconnaît le site des futures cités de Kiev et Novgorod.

PVL, p. 8-9. По мнозѣхъ же времянѣхъ сѣли суть словѣни по Дунаеви, гдѣ есть ныне Угорьска земля и Болгарска. И от тѣхъ словѣнъ разидошася по землѣ и прозвашася имени своими, гдѣ сѣдше на которомъ мѣстѣ. Яко пришедше сѣдоша на рѣцѣ имянемъ Марава, и прозвашася марава, а друзии чеси нарекошася. А се ти же словѣни : хровате бѣлии и серебѣ и хорутане... Словѣни же ови пришедше

1. C'est du nom des Poljane de la Vistule que vient la forme « Polonais ». Il existait une tribu homonyme, établie autour du site de Kiev, dont il sera question plus loin. Les Lutiči, ainsi appelés dans les sources latines, sont les Vélètes du Mecklembourg. La Mazovie et la Poméranie (dont les contours ont souvent changé) existent encore.

сѣдоша на Вислѣ, и прозвашася ляхове, а от тѣхъ ляховъ прозвашася поляне, ляхове друзии лутичи, ини мазовшане, ини поморяне... И тако разидеся словѣньскій языкъ, тѣм же и грамота прозвася словѣньская. Поляномъ же жившимъ особѣ по горамъ симъ, бѣ путь изъ Варягъ въ Греки... Онѣдрѣю учащу въ Синопии и пришедшу ему в Корсунъ, увѣдѣ, яко ис Корсуны близъ устья Днѣпрское, и въсхотѣ поити в Римъ, и проиде въ устье Днѣпрское, и оттоле поиде по Днѣпру горѣ.

Gallus ne se réfère explicitement ni aux origines bibliques, ni à la géographie byzantine ou romaine, même s'il emprunte une phrase importante à Orose¹. Contrairement à Cosmas, il n'emploie pas le terme de Germania, mais les noms particuliers de régions, telle la Saxe. Comme la PVL, mais dans un autre environnement, sa description de la situation de la Pologne se veut en rapport avec les grands itinéraires commerciaux. Le pays se trouve « à l'écart des routes des voyageurs, et peu connu, sinon du petit nombre de gens qui se rendent en Russia pour y faire du commerce ». La Pologne fait partie, elle aussi, des pays du Nord, puisqu'il constitue la « part septentrionale de la Sclavonie », c'est-à-dire du monde slave, dont les frontières sont précisément tracées.

Gallus, p. 425. *Regio Polonorum ab itineribus peregrinorum est remota, et nisi transiētibz in Rusiam pro mercimonio paucis nota... [Igitur ab aquilone Polonia septemtrionalis pars est Slavoniae, quae habet ab oriente Rusiam, ab austro Ungariam, a sub-solano Moraviam et Bohemiam, ab occidente Daciam et Saxoniam collaterales]². Ad mare autem septemtrionale vel anphitronale tres habet affines barbarorum gentilium ferocissimas nationes, Selenciam, Pomeranam et Pruziam...*

Le pays étant situé, le chroniqueur et son lecteur peuvent s'interroger sur l'origine de son nom et sur le ou les peuples qui l'habitent.

1.3. Origine des noms

Au stade initial, antérieur à la chronologie ou au tout début de la période historique, la chronique russe et la chronique tchèque se fixent un même but : indiquer la situation du pays dont elles vont parler et l'origine de son nom. La Bohême est ainsi appelée en l'honneur de « l'ancien » Bohemus³, qui, tel Abraham ou Moïse, conduisit les siens « par des chemins détournés à travers bois » dans cette région paradisiaque et la leur désigna comme leur future patrie. Par la suite, le nom du premier duc, fondateur de la dynastie, a un sens que Cosmas prend soin d'expliquer. Přemysl se traduit en effet en latin par *praemeditans*, *vel superexcogitans*. Le duc sera donc un législateur, inventant les lois (*super colla et capita vestra iura excogitabit plura*)⁴. De son côté, l'étymologie de Prague renvoie à la notion de seuil (*prag* / *porog*). La ville est ainsi appelée parce que la prophétesse Libuše annonce à ceux qu'elle envoie à la recherche du site de la capitale : « vous trouverez en pleine forêt un homme en train de fabriquer le seuil [ou le linteau] d'une maison. Or, comme même les grands seigneurs s'inclinent devant un

1. Cf. N. I. Ščaveleva, *Pol'skie latinojazyčnye srednevekovye istočniki : teksty, perevod, kommentarij*, Moscou, 1990 (*Drevnejšie istočniki po istorii narodov SSSR*), p. 58, n. 4.

2. Le passage entre crochets est emprunté à Orose.

3. Cosmas ne donne pas la forme tchèque : Čech.

4. Cosmas, p. 15-16.

humble seuil, finalement, vous appellerez la ville que vous construirez Praga ». Désignée comme « maîtresse de toute la Bohême », Prague est dite aussi, sous l'année 967, « ville royale » (*ad regiam urbem Pragam*)¹. Ceci évoque à la fois Constantinople, (Царьгородъ et surtout Царьградъ dans les textes slaves²), mais aussi Kiev.

Cosmas, p. 5-7. *Situm terrae huius Bohemicae et unde nomen sit sortita breviter exponere tentabimus... Tunc senior, quem alii quasi Dominum comitabantur, inter caetera suos sequaces sic affatur : « O socii non semel mecum graues labores per deuia nemorum perpessi, sistite gradum... hanc vobis olim fato praedestinatam tandem venistis ad patriam. Haec est illa, haec est illa terra, quam saepe me vobis promississe memini, terra obnoxia nemini, feris et volatilibus referta, nectare mellis et lactis humida et, ut ipsi perspicitis, ad habitandum aere iocunda... Cogitate aptum terrae nomen quod sit. Qui mox, quasi ex divino commoniti oraculo : Et unde, inquit, melius, vel aptius nomen inueniemus quam, quia tu o Pater diceris Bohemus, dicatur et terra Bohemia ?*

P. 20. *Inuenietis hominem in media sylua, limen domus operantem. Et quia ad humile limen etiam magni domini se inclinant, ex euentu rei urbem, quam aedificabitis, vocabitis Pragam... Contiguo itur in antiquam syluam et reperto dato signo in praedicto loco urbem, totius Bohemiae Domnam, aedificant Pragam.*

Les mouvements ont une plus grande ampleur dans la PVL. Après avoir décrit la dispersion des Slaves occidentaux, elle se tourne vers les tribus orientales, notamment les Slovene qui vont s'établir dans la région de Novgorod, les Poljane qui colonisent la plaine des environs de Kiev et les Drevljane qui s'établissent dans les forêts (*drevo* voulant dire arbre). Kiev elle-même doit son nom à Kij qui la fonde avec ses frères, Šček et Xoriv, en l'honneur desquels deux collines de la cité sont appelées Ščekovica et Xorevica. Une première version de la légende veut que Kij soit un prince, mais la seconde, moins flatteuse, affirme qu'il était seulement un passeur (перевозникъ), ce qui fait de Kiev, comme de Prague, un seuil de passage. La PVL accorde une importance toute particulière aux signes annonçant la grandeur future de Kiev. À la prophétie de l'apôtre André : « Voyez-vous ces collines ? La Grâce divine y resplendira. Il y aura une grande ville et Dieu élèvera de nombreuses églises » (Видите ли горы сия ? яко на сихъ горахъ восияеть благодать Божья ; имать градъ великъ быти и церкви многи Богъ въздвигнути имать), répond celle d'Oleg qui vient de conquérir la cité : « Ce sera la mère de toutes les villes russes » (Се буди мати градомъ русьскимъ)³. Gallus, de son côté, présente Chyou (Kyow) comme la *caput regni* où siège le *Ruthenorum rex*⁴.

Tout comme Kij a donné son nom à Kiev, ce sont les Rus' qui donnent leur nom au « pays russe », lorsqu'ils viennent régner sur la région de Novgorod, en réponse à l'appel des tribus baltes, slaves et finnoises qui n'arrivent pas à se gouverner. C'est à cause de cela qu'elles vont chercher les Rus', et c'est ainsi que s'établit la lignée princière. Une autre fondation symbolique se déroule après l'adoption du christianisme par Vladimir, celle de Perejaslavl' (s. a. 992/6500). Il est intéressant de noter qu'on

1. Cosmas, p. 48.

2. PVL, p. 13 (s. a. 6374/866, premier raid des Rus' contre Constantinople, attribué à Askol'd et Dir).

3. PVL, p. 9 (sans date) et 14 (s. a. 6390/892).

4. Gallus, p. 429.

a affaire là aussi à un point de passage (on se trouve sur un gué – на бродѣ) et que la ville reçoit un nom en rapport avec les événements qui ont présidé à sa création : c'est là que le champion du prince Vladimir « a acquis la gloire » (перяя славу).

PVL, p. 8-9. Тако же и ти словѣне пришедше і сѣдоша по Днѣпру и нарекошася поляне, а друзии древляне, зане сѣдоша в лѣсѣх... Словѣни же сѣдоша около езера Илмеря, и прозвашася своимъ имянемъ, и сдѣлаша градъ и нарекоша и Новъгородъ... И быша 3 братья : единому имя Кий, а другому Щекъ, а третьему Хоривъ, и сестра ихъ Лыбедь. Сѣдѣше Кий на горѣ, гдѣ же ныне увозъ Боричевъ, а Щекъ сѣдѣше на горѣ, гдѣ же ныне зовется Щековица, а Хоривъ на третьей горѣ, от него же прозвася Хоревица. И створиша градъ во имя брата своего старѣйшаго, и нарекоша имя ему Киевъ... Ини же, не свѣдуше, рекоша, яко Кий есть перевозникъ былъ, у Киева бо быше перевозъ тогда с оной стороны Днѣпра...

P. 12 (s. a. 6360). нача ся прозывати Руска земля... P. 13 (s. a. 6370) Рѣша руси чюдъ, словѣни и кривичи и вси : « Земля наша велика и обилна, а наряда в ней нѣтъ. Да пойдѣте княжить и володѣти нами... И от тѣхъ варягъ прозвася Руская земля¹.

P. 55 (s. a. 6500). Володимеръ же радъ бывъ, заложи городъ на бродѣ томъ, и нарече и Переяславль, зане перяя славу отроко ть.

Gallus est beaucoup plus sobre. Il ne consacre pas de développement particulier à l'ethnogenèse des Slaves ni à l'origine du nom Polonia. Toutefois, il décrit, lui aussi, le pays comme une sorte d'Eden, souvent convoité et attaqué par ses ennemis, mais jamais totalement subjugué. Si son propos est de détailler la geste de Boleslas Bouche Torse, il tient à rappeler quelques-uns des hauts faits de ses ancêtres, en remontant pour ainsi dire vers les racines de l'arbre, et entend expliquer « comment la dignité ducale échut à cette lignée ». Le premier paragraphe du livre 1 s'ouvre sur une étymologie slave : le nom de la cité de Gniezno (première capitale polonaise) signifie « nid » : il s'agit, littéralement, du berceau de la Pologne.

Gallus, p. 425-426. *Quae regio, quamvis multum sit nemorosa, auro tamen et argento, pane et carne, pisce et melle, satis est copiosa, et in hoc plurimum aliis praeferenda, quod cum a tot supra dictis gentibus et christianis et gentilibus sit vallata, et a cunctis insimul et a singulis multotiens impugnata, nunquam tamen ab ullo fuit penitus subiugata; patria ubi aer salubris, ager fertilis, silva melliflua, aqua piscosa, milites bellicosos, rustici laboriosi, equi durabiles, boves arabiles, vaccae lactosae, oves lanosae... Est autem intentio nostra de Polonia et de duce principaliter Boleslao describere, eiusque gratia quaedam gesta praedecessorum digna memoria recitare. Nunc ergo sic ordiri materiam incipiamus, ut per radicem ad ramum arboris ascendamus. Qualiter ergo ducatus honor generationi huic acciderit, subsequens ordo narrationis intimabit... Erat namque in civitate Gneznensi, quae nidus interpretatur slavonice...*

Notons pour finir que Cosmas ajoute à son récit le « salut à la terre » des nouveaux arrivants (*Salve terra fatalis, mille votis quaesita a nobis...*)², une belle pièce de rhétorique latine qui n'a pas son équivalent dans la PVL, ni chez Gallus. Il est vrai que l'auteur tchèque a une vision plus positive que le compilateur kiévien des us et

1. Cette origine du nom est rappelée dans le récit sur installation d'Oleg à Kiev s. a. 6390.

2. Cosmas, p. 7.

coutumes de la période primitive. Cette question constitue le deuxième grand thème du récit des origines dans nos trois sources.

2. MŒURS PRIMITIVES ET SOUVENIRS DU PAGANISME

La conversion au christianisme étant l'événement majeur de la jeune histoire des trois peuples slaves, les chroniqueurs ne peuvent manquer d'évoquer l'état antérieur au baptême, afin de montrer toute son importance. Le tableau des mœurs païennes est peint dans un registre de clair-obscur. Sur le plan moral, on remarque une hésitation entre la condamnation des pratiques contraires à la religion et la nostalgie d'une certaine innocence. En ce qui concerne les détails concrets, on demeure le plus souvent dans le flou, mais quelques situations sont évoquées avec un peu plus de précision. Il est notamment question des fêtes et banquets, qu'il s'agisse d'unions ou de funérailles, de la croyance aux chevauchées fantastiques, du serment rituel sur les armes et des tribus irréductiblement païennes.

2.1. Éden ou obscurantisme ?

Les mœurs païennes d'avant la conversion sont jugées de façon assez différente selon les sources. Dans la PVL, qui étoffe son propos à l'aide d'une digression empruntée au chroniqueur byzantin Georges Hamartole, la description du paganisme slave est essentiellement négative, même si l'on oppose aux mœurs « bestiales » des Drevljane (qui mettront à mort le prince Igor' lors de la période « historique ») les usages « humbles, doux et pudiques » des Poljane de la région de Kiev. Au contraire, Cosmas a une vision plus proche de l'Âge d'or que des âges obscurs. Il oppose en effet la simplicité et la probité des ancêtres de la nation bohème, encore païens, aux mœurs relâchées de ses contemporains, pourtant chrétiens. Il va même jusqu'à comparer ces débuts à l'exemple de la vie monastique où rien n'est « mien » et tout est « notre ».

PVL, p. 10. Имяху бо обычаи свои, и законъ отецъ своих и преданья, каждо свой нравъ. Поляне бо своих отецъ обычай имуть кротокъ и тихъ, и стыдѣнье къ снохамъ своимъ... А дrevляне живяху звѣринскимъ образомъ, живуще скотски...

Cosmas, p. 8. *Quorum autem morum, quam honestorum, vel quantae simplicitatis et quam admirandae probitatis tunc temporis fuerint homines, quamque inter se fideles et in semetipsos misericordes, cuius etiam modestiae, sobrietatis, continentiae, si quis his modernis hominibus valde contraria imitantibus, pleno ore narrare tentauerit, in magnum deveniret fastidium... Felix nimium erat aetas illa... Nec quisquam meum dicere norat, sed ad instar monasticae vitae, quicquid habebant, nostrum ore, corde et opere sonabant.*

L'opposition entre la vision idyllique tchèque et la peinture sombre de la PVL s'accroît encore lorsque l'on aborde le prélude à la venue de Rjurik à Novgorod. La PVL décrit les querelles intestines minant les populations qui viennent de renvoyer les Varègues outremer en des termes qui évoquent non l'Éden, mais Mc. 13 : 8 : « ils devinrent leurs propres maîtres, mais il n'y avait pas de justice chez eux et ils se dressèrent, ligués contre ligués, il y avait chez eux des discordes et ils se firent la

guerre les uns aux autres » (почаша сами в собѣ володѣти, и не бѣ в нихъ правды И вѣста родъ на родъ, и быша в нихъ усобицѣ, и воевати почаша сами на ся...)¹. Au contraire, Cosmas évoque avec nostalgie l'époque où il n'y avait ni prince ni juge (*nemo... judicem, nec principem habebat*) et où chaque tribu élisait en son sein une personne de mœurs irréprochable devant laquelle on comparaisait « sans huissier, sans sceau » (*sine exactore, sine sigillo*) et qui tranchait les litiges sans porter atteinte à la liberté (*salva libertate*)². Le peuple tchèque est donc comparé aux grenouilles de la fable d'Ésope qui ont tenu à se doter d'un roi (*O plebs miseranda nimis, quae libera vivere nescit*)³. Notons que dans la tradition russe, il faut attendre la Vie d'Étienne de Perm' (fin xiv^e-début xv^e s.) pour trouver de telles considérations. Un autre devin, le sorcier des Zyrjane de l'Oural, les prévient que le missionnaire russe Étienne amène à sa suite les contraintes et les tracasseries du pouvoir moscovite, mais ne parvient pas à empêcher leur conversion à l'orthodoxie⁴. Cosmas sait toutefois aussi villipender les superstitions du peuple « sot et ignorant » qu'il fait remonter à l'enseignement néfaste de Tethin, seconde fille du sage Krok (Crocco, Crecko) : *Haec stulto et insipienti populo Oreadas, Dryadas, Hamadryadas adorare et colere, et omnem superstitiosam sectam, ac sacrilegos ritus instituit et docuit*⁵.

Pour sa part, Gallus place résolument l'« Âge d'or » de la Pologne sous le règne chrétien de Boleslas I^{er}, sa mort, le 17 juin 1025, inaugurant le passage aux années de plomb. La Pologne est alors comparée à une veuve qui se livre à des lamentations rituelles :

*Bolezlavo ergo rege de mundana conversatione descendente aetas aurea in plumbeam est conversa. Polonia prius regina, auro radiante cum gemmis coronata, sedet in pulvere viduitatis vestibis involuta... Rege itaque Boleslawo inter homines exeunte, pax et laetitia rerumque copia videntur simul de Polonia commeasse*⁶.

Toutefois, l'époque de Piast a pour elle le charme de la simplicité, puisque le duc de Gniezno ne dédaignait pas alors de s'asseoir à la table d'un simple laboureur, ce qui est devenu impensable plus tard, en raison des fastes du duché :

*Neque rustico suo dux invitatus condescendere dedignatur. Nondum enim ducatus Poloniae erat tantus, neque princeps orbis tanto fastu superbiae tumescebat, nec tot cuneis clientelae stipatus, ita magnifice procedebat*⁷.

Si l'on cherche à aller au-delà de ces appréciations morales et à rassembler les informations sur le paganisme polonais, russe, ou tchèque, on constate qu'elles sont très conventionnelles et manquent de détails précis. L'évocation des fêtes païennes et de leurs prolongements matrimoniaux est l'une des rares exceptions.

1. PVL, p. 13.

2. Cosmas, p. 9.

3. Cosmas, p. 14.

4. Cf. *Žitie sv. Stefana, episkopa Permskogo*, éd. V. Družinin, SPb., 1897, réimpr., éd. D. Čiževskij, La Haye, 1959 (Apophoreta slavica, 2), p. 40.

5. Cosmas, p. 10.

6. Gallus, p. 435.

7. Gallus, p. 426.

2.2. Fêtes, banquets et rapt

La source tchèque nous donne un exemple d'assimilation culturelle très frustrante pour ceux qui s'intéressent aux « authentiques » mœurs slaves. Comme on vient de le voir, la culture classique de Cosmas le pousse à parler de Dryades et d'Hamadryades pour définir les divinités slaves, réelles ou supposées, de ses ancêtres. De même, en de nombreux autres passages, les chefs tribaux de la Bohême ancienne invoquent Mars et Bellona, ou encore, Cerres, Bacchus et Vénus¹.

Cosmas ajoute cependant quelques précisions sur les superstitions encore en vigueur chez les « vilains » de son époque : culte du feu, des bois sacrés et des arbres, des pierres, des monts et collines, des idoles :

*sicut hactenus multi villani velut pagani, hic latices seu ignes colit, iste lucos et arbores aut lapides adorat; ille montibus sive collibus litat; alius, quae ipse fecit idola surda et muta rogat et orat, ut domum suam et seipsum regant*².

Plus tard, à la période chrétienne, il décrit avec une certaine sympathie le rapt de Judith, fille d'Otton le Blanc par le jeune duc Břetislav³. Elle est enlevée dans l'église du couvent où on l'avait placée pour l'instruire. Le « héros » qui l'enlève tranche une sorte de nœud gordien qui lui coupait la sortie. Ce passage nous paraît particulièrement intéressant. D'une part, il montre la fierté du chroniqueur pour ce tour joué aux Allemands. Mais aussi, l'épisode nous rappelle la description des mœurs des Drevljane dans la PVL, ou la façon dont Vladimir, encore païen, conquiert la princesse de Polock, Rogneda. Il y aurait là un trait commun à plusieurs peuples slaves : l'affirmation du futur chef par le rapt réussi d'une princesse étrangère. Au demeurant, ce motif se retrouve dans la mythologie indo-européenne, ne serait-ce qu'avec l'enlèvement des Sabines.

La PVL s'intéresse plus généralement, à propos du paganisme, aux prescriptions ou à l'absence de prescriptions en ce qui concerne le sexe, la nourriture, la violence et le meurtre, la mort. Chez les Poljane, aux mœurs pacifiques, l'homme s'interdit toute union avec les proches parentes de sa compagne qui lui est amenée par les membres de son clan : « le fiancé n'allait pas chercher sa promise, mais on la conduisait jusqu'à lui le soir et le lendemain on apportait sa dot » (не хожаше зять по невѣсту, но приводяху вечеръ, а завтра приношаху по ней что владуче)⁴. Ceci semble sous-entendre que l'union était officialisée seulement après la nuit de noces, si le fiancé gardait sa promise. Les autres tribus, de mœurs sauvages, sont accusées de manger des nourritures impures et de pratiquer l'enlèvement rituel. Les Drevljane raflent les filles aux points d'eau (умыкиваху у воды дѣвицы). Les Radimiči, Vjatiči et Severjane organisent des « fêtes » (игрища) entre villages, au cours desquels on danse et chante des « chansons démoniaques » (бѣсовская пѣсни) et c'est à cette occasion que l'homme enlève la femme avec laquelle il s'est mis d'accord. Ces trois tribus pratiquent en outre

1. Cosmas, p. 19, 25.

2. Cosmas, p. 10-11.

3. Cosmas, p. 83.

4. PVL, p. 10.

la polygamie (имаху же по двѣ и по три жены)¹. Une enluminure du manuscrit de la *Chronique de Radziwill* (f° 6v°) illustre ce passage en montrant une troupe de musiciens, avec flûtes et tambours, un danseur jouant avec ses manches longues, insi que le public assemblé, mais non les ébats des fiancés². Elle a probablement plus à voir avec les réalités du xv^e siècle russe (les baladins ou *skomoroxi*, déjà poursuivis en vertu de certaines chartes, puis interdits d'après les canons du concile du Stoglav en 1551). L'ultime incarnation de ce monde païen est le prince Vladimir lui-même, avant qu'il soit touché par la Grâce. Son union avec la princesse Rogneda de Polock est un exemple de rapt non consenti (et assorti de la mise à mort du père et des frères de la fiancée) ; par ailleurs, il ne se contente pas de « deux ou trois » épouses, mais de cinq (Rogneda, la Grecque, la Tchèque, « une autre », et la Bulgare), sans compter huit cent concubines³... Il est vrai que la chronique russe trace un parallèle important avec le roi Salomon, ce qui veut dire que la description des mœurs dissolues de Vladimir doit autant aux modèles bibliques de la PVL qu'à d'éventuelles réminiscences du paganisme slave.

Un autre passage de l'année 6488/980 qui mentionne les six divinités du « panthéon païen » constitué par Vladimir au moment où il prend le pouvoir à Kiev a suscité de nombreuses recherches. « Il fit ériger des idoles sur la colline à l'extérieur du palais du donjon :

Perun, qui était en bois, avec une tête en argent et des moustaches d'or, Xors, Dažbog, Stribog, Simargl et Мokoш » (постави кумиры на холму внѣ двора теремнаго : Перуна, древяна, а главу его сребрену, а усь златъ, и Хърса, Дажьбога и Стрибога и Симарьгла и Мокошь)⁴.

On a tenté, grâce à l'étymologie, d'établir la provenance (indo-européenne, iranienne ou autre) des dieux et leur fonction, mais cette phrase laisse bien des questions ouvertes. La *Chronique de Radziwill* ne permet pas de les résoudre, puisqu'elle choisit, délibérément, de ne pas sortir des conventions héritées de l'iconographie byzantine. Les « idoles des Rus' » représentées aux f°s 16, 26v° et 45 n'ont en effet rien en commun avec ce que les fouilles ont pu mettre à jour sur des sites slaves ou scandinaves, mais reprennent de façon stylisée la statuaire antique qui est synonyme de paganisme.

On glane encore quelques renseignements dans la digression de l'année 6576/1068 qui évoque les superstitions (кобъ) comme la croyance aux rencontres (се бо не погански ли живемъ аще усрѣсти вѣрующе?) et à l'éternuement (друзии же и закиханью вѣрують), en les associant une fois de plus aux égarements suscités par les musiciens et les baladins (трубами и скоморохы, гусльми и русальи)⁵. Enfin, les épisodes de 1071/6579, décrivant la réaction païenne qui affecte Kiev, Novgorod, mais surtout la région de Rostov-Beloozero, montrent la survivance des sorciers (волхвъ)⁶.

1. PVL, p. 11.

2. Voir l'édition en fac-similé de cette chronique au t. 1 de *Radzivilovskaja letopis'*, Saint-Pétersbourg - Moscou, 1994, 2 vol.

3. PVL, p. 36-37.

4. PVL, p. 37.

5. PVL, p. 74.

6. PVL, p. 75-78, voir aussi l'article d'I. Sorlin, « Femmes et sorciers, note sur la permanence des rituels païens en Russie, xi^e-xix^e siècle », *Travaux et mémoires. Centre de recherche, d'histoire et civilisation de Byzance*, 8 (1981), 459-475.

La PVL donne aussi un faible éclairage sur le rite païen des funérailles (*tryzna*) que les tribus primitives célèbrent pour leurs morts,

« après quoi, ils creusaient un grand tronc dans lequel ils déposaient le corps qu'ils incinéraient. Ensuite, ils recueillaient les os qu'ils mettaient dans une petite urne qu'ils plaçaient sur un socle au bord du chemin, comme le font les Vjatiči de nos jours encore » (по семь творяху кладу велику, и възложажуть и на кладу, мертвеца сожъжаху, и посемь собравше кости вложажу в судину малу, и поставляху на столпѣ на путех, еже творят вятичи и нынѣ)¹.

La dernière *tryzna* décrite par la PVL est la célébration organisée par la princesse de Kiev Ol'ga pour faire ses adieux à son mari Igor', assassiné sur le territoire des Drevljane (f° 29 bas de la *Chronique de Radziwiłł*). La cérémonie se termine par une grande libation qui permet à la princesse d'enivrer ses ennemis ; elle peut alors venger son mari en mettant à mort cinq mille hommes². Toutefois, certains éléments de la pratique funéraire semblent persister au-delà du baptême. On remarque que lorsque le fils de Vladimir, Gleb, est assassiné en 1015, son corps est abandonné au bord de la rivière « entre deux troncs » (межи двѣма колодама), ce qu'illustre encore la *Chronique de Radziwiłł* (f° 77v° bas)³.

Gallus est extrêmement discret sur les mœurs païennes des Polonais. Il décrit seulement, au début de son premier livre, le rite de la *tonsura*, également connu sous le nom slave de *postrig*. Il ne s'agit pas ici de la tonsure monastique, mais de la fête solennelle marquant l'entrée dans la vie publique d'un enfant, à un âge qui varie entre quatre et sept ans ; on coupait alors une mèche de cheveux et on lui faisait monter un cheval.

Gallus, p. 426. *Erat namque in civitate Gneznensi, quae nidus interpretatur Slavonice, dux nomine Popel, duos filios habens, qui more gentilitatis ad eorum tonsuram grande convivium praeparavit, ubi plurimos suorum procerum et amicorum invitavit.*

Héritée probablement d'anciennes coutumes slaves, cette pratique est attestée beaucoup plus tardivement dans les chroniques russes postérieures à la PVL, à une époque où la Rus' et ses princes sont chrétiens. M. Dimnik qui s'y est intéressé relève les cas suivants : 1192 (Jurij Vsevolodovič), 1194 (son frère Jaroslav), 1212 (Vasil'ko et Vsevolod Konstantinovič), 1230 (Rostislav Mixajlovič à Novgorod)⁴.

On peut signaler un autre recoupement entre Gallus et la tradition russe à propos de l'évocation des « chevauchées fantastiques ».

2.3. Chevauchées fantastiques

Dans la PVL, sous l'année 6600 / 1092, figure un épisode qui a suscité la curiosité des chercheurs. Il y est dit qu'à Polock (Polack, Bélarus actuel), la nuit on entendait des bruits de cavalcade provoqué par des démons. Si les gens se risquaient à sortir

1. PVL, p. 10-11.

2. PVL, p. 28.

3. PVL, p. 61.

4. Les trois premiers cas sont rapportés par la *Chronique laurentienne* (PSRL, t. 1, col. 409, 411, 437), le dernier par la *Première chronique de Novgorod* (NPL, p. 69, 276). Voir aussi M. Dimnik, *The Dynasty of Chernigov, 1146-1246*, New York - Cambridge, 2003, p. 316-317.

de chez eux, ils étaient mystérieusement blessés et mouraient. Puis, des apparitions eurent lieu en plein jour, mais l'on ne pouvait voir que les sabots des chevaux et les témoins de ces prodiges étaient blessés. La conclusion de la population était la suivante : « les revenants frappent les gens de Polock »¹. Les illustrations de la *Chronique de Radziwill* (deux images, f° 124), tardives, sont néanmoins intéressantes.

PVL, p. 91 В лѣто 6600. Предивно бысть чудо Полотьскѣ въ мечтѣ : бываше в нощи тутѣнь, станяше по улици, яко чловѣци рищюще бѣси. Аще кто вылѣзаше ис хоромины, хотя видѣти, абѣ уязвенъ будяше невидимо от бѣсовъ язвою, и с того умираху, и не смяху излазити ис хоромъ. Посемъ же начаша в дне являтися на конихъ, и не бѣ ихъ видѣти самѣхъ, но конь ихъ видѣти копыта ; и тако уязвляху люди полотьскыя и его область. Тѣмъ и чловѣци глаголаху яко навѣе бѣють полочаны.

Gallus parle aussi de chevauchées nocturnes lorsque les Polonais et leurs alliés assiègent en vain la cité poméranienne de Nakyel (Nacka, ou encore Nakla), pratiquement la même année, en 1091. Les assiégeants sont la proie de « terreurs nocturnes » qui les tiennent en éveil et en armes, comme si l'ennemi allait attaquer. Une nuit, cherchant à comprendre à quoi ils ont affaire, ils se laissent entraîner loin des murs de la ville, à la poursuite « d'ombres qui semblent s'agiter », ce qui permet aux défenseurs de faire une sortie au cours de laquelle ils détruisent nombre de machines de guerre et une partie du camp. Finalement, l'armée polonaise décide de lever le siège.

Gallus, p. 445-446. *Ibique castrum Nakyel obsidentibus inaudita mirabilia contingebant, quae singulis eos noctibus armatos et quasi in hostes pugnatorios terroribus agitabant. Cumque talem delusionem diutius paterentur, et quidnam illud esset vehementius mirarentur, una nocte pavore solito concitati, longius a castris exeuntes, nocturnas umbras quasi palpitantes, delusi hostium vicissitudine, sequebantur ; interim vero oppidani properanter de propugnaculis descenderunt, eorumque machinas partemque stationis combusserunt...*

Cet épisode se situe dans un contexte militaire, d'affrontement entre chrétiens et païens. Il est frappant de voir que nos trois sources conservent, chacune à sa manière, le souvenir de la puissance guerrière de leurs ancêtres avant la conversion. Or, tout se passe comme si le paganisme était en soi une des composantes de cette puissance.

2.4. Le paganisme guerrier : serment sur les armes, chef magique, peuples irréductibles

Un détail important des rites païens sur lequel les descriptions concordent est celui du serment sur les armes. Chez Cosmas, c'est le duc des Lučané qui jure par la garde de son épée (*per capulum ensis mei juro*)². Dans la PVL, les Rus' font de même lors des traités passés avec Byzance. En 907/6415, « ils firent prêter serment à Oleg

1. PVL, p. 91. Passage corrompu dans certaines versions, le terme *nav'e* n'étant plus compris, ou la croyance aux revenants jugée trop inconvenante. Pour un rapprochement avec les mythologies germaniques, cf. C. Lecouteux, *Chasses fantastiques et cohortes de la nuit au Moyen Âge*, Paris, 1999, p. 31-32.
2. Cosmas, p. 25.

et à ses hommes, selon la loi des Rus', sur leurs armes, sur Perun leur Dieu et sur Volos, dieu des richesses¹, ils conclurent la paix » (а Олга водивше на роту и мужи его по Рускому закону, кляшася оружьемъ своим, и Перуном, богомъ своим, и Волосомъ, скотьемъ богомъ, и утвердиша миръ). Cette pratique est de nouveau mentionnée lors du traité de 911/6420 (кленшеся оружиемъ своим) et, de façon plus détaillée, dans celui de 945/6453 où l'éventuel parjure est voué à périr sous les coups de sa propre arme :

А некрещеная Русь полагають щиты своя и мечѣ своѣ наги, обручѣ своѣ и прочаа оружья, да кленутся о всемъ, яже суть написана на харатыи сей... аще ли же кто от князь или отъ людей русских, ли хрестеянъ, или не хрестеянъ, преступить се, еже есть писано на харатыи сей, будетъ достоинъ своимъ оружиемъ умрети, и да будетъ клять от Бога и от Перуна, яко преступи свою клятву)².

On retrouve aussi, d'une chronique à l'autre un peuple voisin, slave ou non, que l'on accuse de sauvagerie, de trahison et de persistance dans le paganisme. Dans la PVL, cette fonction est remplie par les Drevljane, les Vjatiči qui seront vaincus et assujettis au tribut par la lignée princière de Kiev, mais aussi les Rus' eux-mêmes, d'où cette lignée est issue. Les Rus' se caractérisent en effet par leur férocité guerrière et les talents magiques supposés de leur chef : « On surnomma Oleg le Magicien, car les gens étaient des païens, plongés dans l'ignorance » (и прозваша Олга – вѣщій : бяху бо людие погани и невѣгласи)³. La conversion de 988, fruit du plan divin, est censée ranger les Rus' dans le camp du bien. Toutefois, Vseslav de Polock, un prince chrétien issu de la lignée, est réputé avoir été engendré à la suite de pratiques magiques, ce que révèle la marque de naissance sanglante qu'il porte sur la tête. Elle manifeste aussi qu'il n'hésite pas à verser le sang :

Всеславъ... его же роди мати от вълхованья. Матери бо родивши его, бысть ему язвено на главѣ его, рекоша бо волсви матери его : « Се язвено навязи на нь, да носить е до живота своего », еже носить Всеславъ и до сего дне на собѣ; сего ради немилостивъ есть на кровопролитѣ⁴.

Chez Cosmas, ce sont les Lučané qui jouent le rôle de repoussoir par rapport aux Bohèmes : entraînés par un duc belliqueux et extrêmement rusé, ils sont collectivement qualifiés de « *superbissima gens quibus et hodie a malo innatum est superbire* », ou de « *durissima gens* »⁵. Chez Gallus, les sauvages païens sont les Poméraniens et les Prussiens auxquels de nombreuses pages sont consacrées. D'emblée, le chroniqueur précise que les ducs polonais luttent assidument contre trois « très féroces nations » et ont plusieurs fois contraint leurs princes à la conversion, mais qu'ils sont toujours revenus au paganisme :

1. Nous adoptons la traduction de *skot* par « richesses », plutôt que « bétail », cf. I. Sorlin, « Les Traités de Byzance avec la Russie au x^e siècle (I) », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 2,3 (1961), p. 331.
2. PVL, p. 17-18, 26.
3. PVL, p. 17 (s. a. 6415/907).
4. PVL, p. 67-68 (s. a. 6552/1044).
5. Cosmas, p. 24 (où l'auteur indique que le nom « luca » signifie « pré » en latin), 25-29, 36. Лугъ est attesté dans la PVL, p. 43.

*Polonia... tres habet affines barbarorum gentilium ferocissimas nationes, Selenciam, Pomeranam et Pruziam, contra quas regiones Polonorum dux assidue pugnat, ut eas ad fidem convertat... Saepe tamen principes eorum a duce Poloniensi proelio superati, ad baptismum confugerunt; itemque collectis viribus fidem christianam abnegantes, contra christianos bellum denuo paraverunt*¹.

La concordance la plus forte entre les trois chroniques est toutefois le rôle central qu'elles assignent à la lignée princière, instigatrice du baptême.

3. ÉLECTION DE LA DYNASTIE, CHOIX DE LA RELIGION

Chacune des trois nations slaves élit une lignée royale qui n'est pas issue de son sein, puis le prince orchestre le passage des ténèbres païennes à la lumière du christianisme. Après la conversion, toutefois, les forces du mal continuent d'agir, en particulier par le biais de princes mauvais ou égarés par de perfides conseillers. Sur ce canevas, la PVL est incontestablement la plus prolixe. Tout un pan de ses notices constitue en effet une sorte d'histoire de la christianisation du pays russe, démontrant que sa population, même si elle fait figure d'ouvrier de la onzième heure, était incluse dans le plan divin dès les origines. Cosmas et Gallus mettent en évidence les mêmes étapes que la PVL, mais sous une forme plus condensée.

3.1. *Le paganisme tardif : élection de la lignée*

Une fois défini l'habitat des nations slaves, la première décision fondatrice qu'elles prennent est de se choisir un chef. Cette élection se produit au cours de la période païenne, mais dès cette époque, les princes de la dynastie régnante sont présentés sous un jour héroïque.

Dans le cas de la Rus', il existe à l'origine deux centres distincts de pouvoir, Kiev et Novgorod. Mais très vite, selon les plans de la Providence, une seule lignée s'impose sur les deux capitales. Quand Rjurik et ses deux frères sont invités à régner par les populations slaves (et autres) des environs de Novgorod (s. a. 6370/862), Kiev existe depuis longtemps. Elle a été fondée, à une époque non datée, par le légendaire Kij, ses trois frères et sa sœur. Mais elle passe sous la coupe d'Askol'd et de Dir, des Varègues qui ont quitté le service de Rjurik après les événements de 862. Vingt ans plus tard, le tuteur du fils de Rjurik, le prince Oleg, se présente à Kiev et capture par ruse Askol'd et Dir. Il les fait mettre à mort et installe le centre de ses États à Kiev, tout en conservant l'autorité sur Novgorod².

Chez les Tchèques, Libuše, la troisième fille de Krok, est une pythonisse que le peuple veut contraindre à se marier. Sa situation ressemble un peu à celle d'Ol'ga, veuve d'Igor', que les Drevljane veulent marier de force à leur prince Mal, après avoir assassiné Igor'. Tout comme Ol'ga, Libuše se montre pleine d'initiative, sans toutefois faire mettre à mort ceux qui lui forcent la main. Elle prescrit aux Tchèques d'aller chercher leur « futur chef » au loin, tout comme les Novgorodiens l'ont fait

1. Gallus, p. 425. Voir aussi p. 428, 440, 449, 460-462.

2. PVL, p. 13-14.

d'eux-mêmes. Mais Libuše connaît l'endroit où le duc se trouve et jusqu'à son nom (*Et locum, ubi Dux futurus latuit et quis esset, nomine indicavit*)¹. La quête du chef implique un effort important, c'est une épreuve initiatique. Les peuples de Novgorod vont chercher les Rus' outremer (идоша за море къ варягомъ, к руси), tandis que les Bohèmes doivent franchir les montagnes (*ultra illos montes*) pour arriver jusqu'au laboureur qui va prendre leur tête².

Dans le cas polonais, Piast (Pazt) est aussi un humble laboureur du duc de Gnezno, Popel. Avec son épouse Repca, il fait preuve d'une large hospitalité envers deux inconnus, venus assister à la tonsure du fils du duc, et que celui-ci n'avait pas voulu loger. La cervoise et la viande de porc qu'il propose à ses hôtes, en puisant dans ses maigres réserves, se trouvent miraculeusement multipliées, ce qui présage un grand avenir au fils de Piast, Ziemovit (Semovith) :

*usque adeo enim crevisse fertur cerevisia, donec vasa mutuata replerentur omnia et quae ducis convivantis invenere vacua... Visis ergo Pazt et Repca miraculis quae fiebant, aliquid magni praesagii de puero sentiebant*³.

De fait, Ziemovit devient duc à la place de Popel et augmente considérablement les états de ce dernier. C'est le début de la dynastie des Piastowe. Ici, la légende semble moins ethnique que biblique, évoquant l'hospitalité d'Abraham, ou classique, à la manière de l'histoire de Philémon et Baucis.

Le passage du pouvoir et la transmission de la légitimité sont aussi précisément évoqués. Rjurik mourant remet le pouvoir princier à son parent Oleg et lui confie la tutelle de son jeune fils, Igor' : Умершю Рюрикови предасть княженъе свое Олгови, от рода ему суща, въдавъ ему сынъ свой на руцѣ, Игоря, бѣ бо дѣтескъ вельми⁴. Oleg qui s'apprête à mettre à mort Askol'd et Dir leur déclare : « Vous n'êtes pas princes, ni de lignée princière... mais voici le fils de Rjurik » (Вы нѣста князя, ни рода княжа... а се есть сынъ Рюриковъ)⁵. On comprend que désormais, seule cette maison peut régner sur les pays russes.

Plus clairement encore, Libuše annonce au peuple que la descendance de Přemysl règnera à jamais sur la Bohême : *huius proles postera hac in omni terra in aeternum regnabit et ultra*⁶. Toutefois, contrairement à ce qui se passe dans la dynastie des Rjurikides, il n'est pas question que la lignée se ramifie de façon excessive. Pour prévenir tout morcellement, Přemysl lui-même accomplit un geste lourd de sens : la baguette de coudrier qu'il plante dans le sol produit trois surgeons, mais très vite deux périssent, tandis que le troisième s'épanouit. Le futur duc explique ainsi le signe : dans sa descendance, à chaque génération un seul fils doit régner (*Sciatis, ex nostra progenie multos dominos nasci, sed unum semper dominari*). C'est d'ailleurs pour cela que Libuše l'a envoyé chercher dès à présent, sinon il y aurait dans le pays autant de

1. Cosmas, p. 13.

2. Cosmas, p. 15 et PVL, p. 13.

3. Gallus, p. 426.

4. PVL, p. 14 (s. a. 6387/879).

5. PVL, p. 14 (s. a. 6390/882).

6. Cosmas, p. 16.

seigneurs que de nouveaux-nés (*quot natos heriles natura proferret, tot Dominos terra vestra haberet*)¹.

Quant à Gallus, il affirme que les Piast sont les *domini naturales* de la Pologne. Cette notion capitale est avancée une première fois après que les Bohèmes ont ravagé Gniezno et Poznań, en 1039 :

« Point n'est besoin d'en dire plus sur la destruction de la Pologne et que cela serve de leçon à ceux qui n'ont pas gardé leur fidélité à leurs seigneurs naturels » (*Haec autem didisse de Poloniae destructione sufficiat, et eis qui dominis naturalibus fidem non servaverunt ad correctionem proficiat*).

À cette occasion, évoquant le choix devant lequel Casimir I^{er} le Rénovateur se trouve entre plusieurs héritages, Gallus montre bien que la lignée princière est d'abord et avant tout patrilinéaire : *nulla hereditas avunculorum vel materna iustius vel honestius possidebitur quam paterna*². En cela, il est en parfaite harmonie avec la conception russe, exprimée par la PVL. Dans ce texte, en effet, la marque de légitimité par excellence est occuper le trône de son père (Ярославъ же сѣде Кыевъ на столѣ отъни и дѣдни)³. Gallus confirme que les Piast sont les seigneurs naturels de la Pologne quand il raconte comment à la fin du règne de Ladislas Herman (vers 1100), les intrigues se multiplient. Pour lui, ces machinations qui veulent renverser l'ordre de succession de la dynastie princière ne peuvent que provoquer la ruine de la nation (*ab hiis qui successionem nostri generis nituntur penitus abolere, dominorumque naturalium hereditatem ordine praepostereo distorquere*)⁴.

Toutefois, la grandeur du prince et de la nation ne se manifeste complètement qu'après le baptême. Celui-ci est décrit, selon une métaphore courante, comme un processus d'illumination ou de révélation de la Lumière et de la Sagesse.

3.2. De l'aveuglement à l'illumination

Les premiers chrétiens de la Rus' font leur apparition à l'occasion du traité byzantino-russe de 944. Ils sont encore une minorité anonyme. La PVL consacre ensuite un long développement au récit du voyage d'Ol'ga à Constantinople et de son baptême (s. a. 6463/955)⁵. Ol'ga, qui avait déjà montré sa ruse politique en se vengeant des Drevljane, accède alors à la sagesse chrétienne et son nouveau prénom, Hélène, la met sur le même plan que la mère de Constantin (Бѣ же речено имя ей во крещеньи Олена, якоже и древняя царица, мати Великаго Костянтина) et à la reine de Saba, venue chercher la sagesse auprès de Salomon (Се же бысть, яко же при Соломанѣ приде царица ефиопская к Соломану, слышати хотящи премудрости Соломани... Си бо отъ возраста блаженная Ольга искаше мудростью, что есть луче всего въ свѣтѣ семь). La PVL place dès cet instant cet éloge aux accents mariaux dans la bouche du patriarche de Constantinople :

1. Cosmas, p. 17-18.

2. Gallus, p. 437.

3. PVL, p. 63 (s. a. 6524/1016).

4. Gallus, p. 450.

5. Nous ne reviendrons pas ici sur la polémique concernant la date exacte de ce voyage, nous contentant de relire la façon dont il est décrit par la PVL.

« Tu es bénie entre les femmes russes, parce que tu as aimé la lumière et abandonné les ténèbres. Les enfants de la Rus' te béniront jusqu'à la dernière génération de tes petits-enfants » (Благословена ты в женах русских, яко возлюби свѣтъ, а тьму остави. Благословити тя хотятъ сынове рустии и в послѣдний родъ внукъ твоих)¹.

Mais la mission d'Ol'ga se termine plutôt mal, par une brouille avec les Grecs ; de plus elle ne parvient pas à convertir son fils Svjatoslav, en dépit de tous ses efforts. Le jeune prince, païen endurci, justifie sa résistance en prétendant que s'il adoptait seul une « loi étrangère », sa truste (*družina*) ne le respecterait plus (како азъ хочю инъ законъ прияти единъ ? А дружина моя сему смѣтися начнуть)², alors que sa mère lui répond que tous le suivraient. Ce dialogue de sourds dramatise le dilemme de l'adoption d'une nouvelle religion. De plus, il annonce la conversion de Vladimir, qui sera capable d'entraîner sa truste et tout son peuple à sa suite. Pour conclure la geste d'Ol'ga, on lit sous l'année de sa mort (6477/969) un vibrant panégyrique de la princesse. On y relève notamment cette phrase :

« Elle fut la première, parmi les Rus', à entrer dans le royaume des cieux et les enfants de la Rus' la louent comme notre intercesseur, car même après sa mort elle priait Dieu pour les Rus' » (Си первое вниде в царство небесное от Руси, сию бо хвалят рустие сынове, аки начальницу, ибо по смерти моляше Бога за Русь)³.

C'est sous Vladimir, le petit-fils d'Ol'ga, que le baptême du pays russe s'accomplit enfin. Mais la conversion est précédée d'un chant du cygne du paganisme. Vladimir affiche en premier lieu tous les traits de comportement du chef païen. Il prend de force sa compagne Rogneda, après avoir fait mettre à mort sa famille, organise l'assassinat de son propre frère Jaropolk, vit dans la luxure et fait ériger des idoles (6488/980). Il laisse la populace de Kiev tuer deux varègues chrétiens qu'elle voulait sacrifier à ses divinités (6491/983). Mais un revirement s'opère lorsqu'il est approché par des émissaires des grandes religions du livre (6494/986). Après s'être livré à une enquête approfondie, il constate la supériorité du christianisme de rite grec, en même temps que ses boyards lui rappellent le précédent illustre au sein de sa famille :

« Si la loi des Grecs étaient mauvaise, ta grand-mère Ol'ga ne l'aurait pas adoptée, elle qui était plus sage que tout homme » (аще бы лихъ законъ гречьский, то не бы баба твоя прияла, Ольга, яже бѣ мудрѣйши всѣхъ человекъ)⁴.

Malgré tout, Vladimir ne se fait baptiser et n'ordonne la conversion de son peuple qu'à la faveur d'un marchandage politique qui lui permet d'épouser la princesse byzantine Anne, sœur des empereurs Constantin VIII et Basile II. Au moment où la princesse arrive à Cherson pour épouser le chef barbare, Vladimir est momentanément frappé de cécité. Anne lui conseille alors de se faire baptiser au plus vite, faute de quoi il ne recouvrera pas la vue.

1. PVL, p. 29-30.

2. PVL, p. 30.

3. PVL, p. 32.

4. PVL, p. 49.

По Божью же устрою в се время разболѣся Володимеръ очима, и не видяше ничтоже... И посла к нему царица, рекущи : « Аще хоцещи избыти болѣзни сея, то въскорѣ крестися, аще ли, то не имаши избыти недуга сего ».

Vladimir s'exécute et sitôt que l'évêque de Cherson pose la main sur lui, il voit de nouveau (яко възложи руку на нь, абѣ прозрѣ) ¹.

Le thème de la conversion des Bohèmes est bien moins développé par Cosmas. Il n'y a pas de légende ancienne comparable à celle du voyage de l'apôtre André, ni d'évocation des premiers chrétiens avant la conversion. Cosmas dit seulement du duc de Bohême Neklan que, tout en étant païen, il se conduisit « en bon catholique » envers un rival vaincu : il l'épargna à cause de sa jeunesse et de sa beauté (*quamvis paganus, tamen ut catholicus bonus, misericordia super eum motus, aetutulae ejus et formae pepercit*)². En ce qui concerne le duc Bořivoj, le récit de Cosmas est volontairement confus. En effet, il indique une première fois que Bořivoj fut baptisé par « le vénérable évêque Méthode » en Moravie, à l'époque de l'empereur Arnulf et de Svatoopluk, roi de Moravie :

*Hostiuit autem genuit Borziwoy, qui primus Dux baptisatus est a venerabili Metudio, Episcopo in Moravia, sub temporibus Arnolfi Imperatoris, et Zwatoplk, eiusdem Moraviae regis*³.

Mais sous l'année 894, Cosmas répète que Bořivoj reçut le baptême (*Borziwoy baptisatus est, primus Dux sanctae fidei catholicus*)⁴, ajoutant que Svatoopluk, roi de Moravie, vaincu la même année par Arnulf, roi de Germanie, se retira dans un ermitage et mourut peu après. Les circonstances exactes du baptême ne sont pas précisées, ni l'obédience du nouveau converti. Il est vrai que la question était délicate. En fait, Bořivoj se soumit en 895, à Ratisbonne, à l'autorité d'Arnulf. Auparavant, il avait été dans la mouvance de Svatoopluk et de la Grande Moravie et il s'était fait baptiser, probablement dès 883, par saint Méthode, donc dans l'obédience constantinopolitaine. Dans le cas de Vladimir, si le baptême orthodoxe est incontestable, on remarque que la PVL atteste qu'il existe plusieurs légendes, contradictoires, quant au lieu de la conversion : Cherson, Kiev la cité voisine de Vasil'ev, ou ailleurs encore

крести же ся в церкви святаго Василья, и есть церкви та стоящи въ Корсунѣ градѣ... Се же не свѣдуше право глаголють, яко крестился есть в Киевѣ, инии же рѣша : в Василеве ; друзии же инако скажутъ⁵.

Gallus est, lui aussi, très elliptique sur la période païenne de la Pologne et sur les circonstances du baptême de Mieszko (en 966) dont il donne une présentation allégorique. Mieszko, qui portait alors un autre prénom (non précisé) fut aveugle pendant ses sept premières années et se mit à voir lors d'un banquet auquel participait sa famille. Semimizl, le père de Mieszko, fit alors appel aux anciens et sages (*seniores et discretiores*) qui assistaient à ces agapes pour essayer de comprendre le sens de ce prodige. On trouve là plusieurs parallèles avec la PVL. L'épisode de la cécité évoque l'infirmité

1. PVL, p. 50.

2. Cosmas, p. 30-31.

3. Cosmas, p. 23.

4. Cosmas, p. 35.

5. PVL, p. 50.

– très temporaire – qui frappe Vladimir lorsque la princesse Anne arrive à Cherson. Le recours à des sages rappelle un autre passage de la PVL où les « anciens » des Khazars sont sollicités pour interpréter le tribut offert par les Poljane, sous forme d'épées. Dans les deux cas, les sages de l'ère païenne annocent eux-mêmes la fin de cette époque : Mieszko se fera chrétien d'une part et les Poljane deviendront les maîtres des Khazars d'autre part. Vladimir, de son côté, glorifie le « vrai Dieu » qui est le Dieu d'Anne, tout comme Clovis avait en son temps glorifié le « Dieu de Clothilde »...

Gallus, p. 427. *Tunc Semimisl dux seniores et discretiores qui aderant subtiliter sciscitatur, si quid prodigii per caecitatem et illuminationem pueri designatur. Ipsi vero per caecitatem Poloniam sic antea fuisse quasi caecam indicabant, sed de cetero per Meschonem illuminandam et exaltandam super nationes contiguas prophetisabant. Quia et ita se habuit, et aliter tamen interpretari potuit. Vere Polonia caeca prius erat, quae nec culturam veri Dei nec doctrinam fidei cognoscebat, sed per Meschonem illuminatum est et ipsa illuminata, quod eo credente Polonica gens de morte infidelitatis est exempta.*

PVL, p. 12. Съдумавше же поляне и вдаша от дыма мечь, и несоша козари ко князю своему и къ старѣйшинымъ своимъ... И рѣша старци козарьстии : « Не добра дань, княже ! Мы ся доискахомъ оружьемъ одиною стороною, рекше саблями, а сихъ оружье обоуду остро, рекше мечь. Се имуть имати дань на насъ и на инѣхъ странах ». Се же сбьсться все : не от своя воля рекоша, но отъ Божья повелѣнья. Р.50 (6496/988) Епископъ же корсуньскій с попы царицины, огласивъ, крести Володимира. Яко възложи руку на нь, абѣе прозрѣ. Видивъ же се Володимерь напрасное ицѣленье, и прослави Бога, рекъ : « Топерво уведѣхъ Бога истиньнаго ».

Une fois le prince titulaire converti, la dynastie toute entière semble embrasser le christianisme. On ne rencontre pas de prince rénégat, comme ce fut le cas en Bulgarie où le fils aîné de Boris-Michel, tenta de revenir au paganisme quand son père, premier prince chrétien du pays, lui transmet le pouvoir (889-893). En revanche, les luttes fratricides sont féroces.

3.3. Princes maudits et cruels

On retrouve deux figures comparables avec les personnages controversés de Boleslas I^{er} le Cruel en Bohême et de Svjatopolk le Maudit dans la Rus'. Notons dès à présent que les surnoms, comme les numéros d'ordre, sont donnés libéralement par Cosmas, alors que la PVL est plus parcimonieuse. Elle ne confère pas de numéro d'ordre aux princes et semble réserver les surnoms aux figures ambiguës, comme Oleg, ou Vseslav de Polock, tous deux qualifiés de « Magiques ». Svjatopolk « le Maudit » complète ce triumvirat. Mais on peut ajouter aussi les noms symboliques comme Mal (« le Petit »), chef des Drevlianes, ou Blud (« Fornication »), mauvais conseiller de Vladimir...

Svjatopolk est marqué du sceau du mal dès sa conception, car il est l'enfant d'une nonne grecque défroquée et « le fils de deux pères » ! En effet, lors de ses expéditions dans les Balkans, le prince païen Svjatoslav avait raflée une religieuse grecque d'une grande beauté, pour l'offrir à son fils Jaropolk. Mais, une fois Jaropolk tué, en 980, Vladimir la prit pour concubine alors qu'elle était enceinte. La conclusion s'impose :

« Une racine pécheresse produit un fruit mauvais » et Svjatopolk est un assassin en puissance dès sa naissance.

Володимеръ же залеже жену братнюю грекиню, и бѣ непраздна, от нея же родися Святополкъ. От грѣховнаго бо корени золь плодъ бываетъ : понеже бѣ была мати его черницею, а второе, Володимеръ залеже ю не по браку, прелюбодѣичи бысть убо. Тѣмъ и отецъ его не любяше, бѣ бо от двою отцю, от Ярополка и от Володимера)¹.

De fait, Svjatopolk tente d'accaparer le pouvoir entre 1015 et 1019, en faisant assassiner ses demi-frères, les fils de Vladimir. Il réussit notamment à faire tuer Boris et Gleb qui deviennent bientôt les premiers saints martyrs russes, mais il est finalement mis en déroute par Jaroslav qui sera le véritable successeur de Vladimir. Le châtement divin de Svjatopolk l'apparente définitivement à Caïn, modèle de tout fratricide. Mis en déroute par Jaroslav, Svjatopolk entame une fuite éperdue, persuadé d'être poursuivi par des ennemis qu'il est le seul à voir. En même temps, ses « os s'amollissent », il devient incapable de monter à cheval et se fait porter sur un brancard. Il meurt finalement aux confins des pays tchèque et polonais : « sa tombe se trouve au désert de nos jours encore. Il s'en exhale une puanteur fétide ».

К вечеру же одолѣ Ярославъ, а Святополкъ бѣжа. И бежашю ему, нападе на нь бѣсъ, и раслабѣша кости его, не можаше сѣдѣти на кони, и несяхуть и на носилѣхъ... Онъ же глаголаше : « Побѣгнѣте со мною, женуть по насъ »... Онъ же в немощи лежа, и възхопивъся глаголаше : « Осе, женуть, о женуть, побѣгнѣте ». Не можаше терпѣти на единомъ мѣстѣ, и пробѣжа Лядскую землю, гонимъ Божьимъ гнѣвомъ, прибѣжа в пустыню межю Ляхы и Чехы, испроверже злѣ животъ свой в томъ мѣсте... Есть же могила его в пустыни и до сего дне. Исходить же от нея смрадъ золь².

Dans le cas de la Bohême, Boleslas I^{er} assassine son frère Venceslas (Václav), en 929 ou en 935. La victime accède elle aussi rapidement au statut de saint martyr, mais aucun châtement ne frappe l'assassin et son long règne (929-972) voit l'affermissement du christianisme en Bohême. Cosmas doit donc à la fois condamner le meurtre commis par un « autre Caïn » et montrer une certaine indulgence pour l'assassin. Il lui décerne, à deux reprises, le surnom de « Cruel » (*saevus*), par oppositions à son fils et successeur Boleslav le Pieux dont le règne fut édifiant. Mais pour la morale du règne, Cosmas s'en remet tout simplement au dessein de la Providence. Il a recours aux comparaisons bibliques dont la PVL est coutumière, auxquelles il ajoute des allusions aux empereurs romains persécuteurs que l'on ne trouve pas dans la chronique russe, même si elles appartiennent en principe au patrimoine commun du christianisme.

Cosmas, p. 38-39 (s. a. 929). *Quarta Kalendas Octobris, sanctus Wenceslaus, Dux Bohemorum, fraterna fraude martyrizatus Boleslaw in urbe, intrat perpetuum coeli feliciter aulam... Cuius post vitae brauium, alter Cayn Boleslaus, heu male adoptatum obtinuit Ducatum...*

1. PVL, p. 37.

2. PVL, p. 63-64.

P. 41 (s. a. 932). *Fuit enim iste Dux Boleslaus, si dicendus est Dux, qui fuit impius atque Tyrannus, saevior Herode, truculentior Nerone, Decium superans scelorum immanitate, Diocletianum crudelitate; unde sibi agnomen ascivit, saevus Boleslaus...*

P. 46-47 (s. a. 967). *Idus Iulii Dux, cui agnomen saevus Boleslaus, male mercatum fraterno sanguine ducatum cum vita amisit. Cui filius eius aequiuocus in principatum successit, multum dissimilis patri, moribus bonis et conuersatione spirituali. O mira Dei clementia! O quam incomprehensibilia eius sunt iudicia!... Erat autem iste Princeps, secundus Boleslaus, vir christianissimus, fide catholicus.*

L'histoire de la Pologne offre, quant à elle, un cas de lutte entre père et fils. Gallus se range du côté de Casimir I^{er} qui doit faire face aux révoltes récurrentes de son rejeton, Zbigniew. Les qualificatifs désignant ce dernier sont clairement négatifs : il est tour à tour « rebelle », « batard » et « misérable ». On ajoute qu'il était destiné au cloître d'où il s'enfuit à cause des intrigues des Bohèmes, ennemis de la Pologne. La défaite cuisante que subit Zbigniew sur le champ de bataille est interprétée comme le fruit de la malédiction paternelle de Casimir. Les torts du fils sont aggravés par le fait qu'il n'a pas hésité à lever des païens contre son souverain et père. Une légende édifiante complète l'évocation du combat : la quantité de cadavres précipités dans le lac voisin fut telle que depuis lors les poissons qu'on y pêche sont impropres à la consommation des bons chrétiens. Ce détail a la même fonction que l'évocation de la puanteur qui se dégage de la tombe de Svjatopolk dans la PVL : la terre elle-même désigne ce lieu comme impur. Plus loin toutefois, Gallus affirme qu'il se contente de narrer, sans jugement moral ; il finit même par confesser, non sans humour, qu'il écrit les guerres des rois et des ducs, et non un évangile.

Gallus, p. 446-447. *De Zbigneo rebelli. Igitur Zbigneus, a Wladislavo duce de concubina progenitus, in Cracoviensi civitate adultus iam aetate litteris datus fuit, eumque noverca sua in Saxoniam docendum monasterio monialium transmandavit... Sicque Bohemorum calliditate quosdam pretio conduxerunt, qui Zbigneum furtim de claustrum monialium extraxerunt... Zbigneus vero convocata multitudo paganorum, habensque septem acies Crusviciensium, exiens de castro cum patre dimicavit, sed iustus iudex inter patrem et filium iudicavit. Ibi namque bellum plus quam civile factum fuit, ubi filius adversus patrem, et frater contra fratrem arma nefanda tulit. Ibi, spero, miser Zbigneus paterna maledictione quod futurum erat promeruit... Tantum enim humani cruoris sparsum fuit, tantumque cadaverum in lacum castello contiguum corruit, quod ex eo tempore piscem illius aquae comedere quisque bonus christianus exhorruit.*

P. 453. *Nos autem de peccato tractare vel iustitia materiam non habemus, sed res gestas regum ducumque Poloniae sermone tenui recitamus.*

P. 464. *Et si forte proponitis me talem talisque vitae indignum talia praesumpsisse, respondebo, bella regum atque ducum, non evangelium me scripsisse.*

En définitive, on peut observer un faisceau de correspondances sur plusieurs thèmes fondamentaux de nos trois récits des origines : la genèse et l'exode du peuple, les mœurs primitives, les rois, la conversion. L'étape suivante consiste à s'interroger sur l'importance réelle de ces rapprochements : s'agit-il de pures coïncidences, de simples analogies, dues à des modèles communs (mythologiques et bibliques), ou à des contextes similaires ? Y aurait-il, au contraire, une communauté plus profonde de

pensée et de destin entre les trois peuples slaves ? Les chroniqueurs fournissent à cet égard des réponses contradictoires.

EN GUISE DE CONCLUSION UNITÉ DES SLAVES OU IGNORANCE MUTUELLE ?

L'historien qui tente de rassembler les faits pour donner une présentation synoptique de l'histoire de la Bohême, de la Pologne et de la Rus' est forcé de constater que les trois chroniques primitives de ces pays sont assez peu concernées par le devenir de leurs grands voisins slaves. Le plus isolationniste à cet égard est Gallus, qui ne mentionne pas le baptême des Bulgares, ni celui des Tchèques ou des Rus'. Les Bohémi, « gent rebelle », sont dépeints souvent comme des ennemis responsables du pillage de Gniezno et Poznań, ainsi que du vol des reliques de saint Adalbert¹. Il est vrai que ce saint éminent est chaudement disputé entre Pologne et Bohême :

Ipse etiam [Bolezlavus] beatum Adalbertum in longa peregrinatione et a sua rebellante gente Bohemica multas iniurias perpassum, ad se venientem cum magna veneratione suscepit... Eo tempore Bohemi Gneznem et Poznan destruxerunt, sanctique corpus Adalberti abstulerunt².

Gallus ne manque pas non plus de glorifier les succès des souverains Piast contre la « gent simple » des Rus' de Kiev qui fut « longtemps » soumise au tribut par la Pologne :

Ad Chyou caput regni, ut arcem regni simul et regem caperet properavit. At Ruthenorum rex simplicitate gentis illius in navicula tunc forte cum hamo piscabatur, cum Bolezlavum adesse regem ex insperato nuntiant... At Bolezlavus, nullo sibi resistente, civitatem magnam et opulentam ingrediens... urbe ditissima regnoque Ruthenorum potentissimo decem mensibus potitus... cum thesauro residuo Poloniam remeabat... Ex eo enim tempore Rusia Poloniae vectigalis diu fuit... Ipse quoque, sicut primus Bolezlavus magnus, Ruthenorum regni caput, urbem Kygow, praecipuam hostiliter intravit, ictumque sui ensis in porta aurea signum memoriae dereliquit³.

Mais à côté de ces descriptions condescendantes, Gallus mentionne sans réticence les mariages des princes ou de princesses polonais avec des époux de lignée russe, élevés dans le rite orthodoxe :

Postea vero de Rusia nobilem cum magnis divitiis uxorem accepit, de qua filios quatuor unamque filiam regi Bohemiae desponsandam generavit... Unde placuit patruo suo Wladislavo duci puerum in Poloniam sinistro alite revocare, eumque Ruthena puella satis invidentibus uxore... Tres filias procreavit, una quarum in Rusia viro nupsit⁴.

1. Rappelons qu'Adalbert (Vojtěch), issu d'une famille tchèque aristocratique, fut élu évêque de Prague en 982, mais dut rapidement quitter son diocèse. Il fut martyrisé en 997 en Prusse. Ses reliques étaient vénérées à Gniezno, jusqu'à ce que les Tchèques s'en emparent à la faveur d'une expédition armée, en 1039.
2. Gallus, p. 428, 437.
3. Gallus, p. 429-430, 439.
4. Gallus, p. 438, 442, 445.

La PVL est sans doute, des trois chroniques, la plus ouverte sur le monde slave. En premier lieu, dans sa chronologie, elle n'oublie pas baptême des Bulgares, exécuté selon elle en deux temps (en 6366/858 et en 6377/869). Elle fait ensuite une place importante à la mission de Cyrille et Méthode en Moravie et à leur œuvre de traducteurs en langue slave (s. a. 6406/898).

« Une fois arrivés, ils entreprirent de fabriquer un alphabet slave et traduisirent l'Apostolaire et l'Évangile. Les Slaves se réjouirent d'entendre la grandeur de Dieu dans leur langue. Ensuite, ils traduisirent le Psautier et l'Octoèque et les autres livres [liturgiques] » (Сима же пришедъшема, начаста съставлявати писмена азъбуковъная словѣньски, и преложиаста Апостоль и Еуангелъе. И ради быша словѣни, яко слышиша виличъя Божья своимъ языкомъ. Посем же преложиаста Псалтырь и Охтайкъ и прочая книги)¹.

En revanche, la PVL passe sous silence la conversion des Polonais et même des Tchèques, alors que Bořivoj a été baptisé par Méthode, l'un des fondateurs de l'orthodoxie slave. De la même façon, après avoir décrit en détails le voyage d'Olg'a à Constantinople et son baptême orthodoxe, la PVL choisit d'ignorer les contacts pris par la princesse avec Otton, roi des Germains, en 959. Elle ne parle pas davantage de la mission infructueuse d'Adalbert de Trèves à Kiev en 962. Or les deux épisodes sont bien attestés dans les sources germaniques en latin². Plus tard encore, les nombreux « mariages occidentaux » conclus sous le règne de Jaroslav le Sage ne sont pris en considération que de façon très sélective. En 1041, la sœur de Jaroslav, Marija, épouse le roi Casimir I^{er} dont la sœur, Gertrude, se marie avec le fils aîné de Jaroslav, Izjaslav. La PVL ne retient que la première union (s. a. 6551/1043), à cause de ses conséquences diplomatiques. En guise de « cadeau de mariage » (за вѣно), Casimir libère huit cents prisonniers de guerre capturés par son père Boleslas lors de la guerre des années 1017-1019³.

La chronique de Cosmas a, elle aussi, des silences éloquentes. Elle mentionne le baptême du duc Bořivoj par Méthode, mais sans nous expliquer le moins du monde en quoi ce dernier est « vénérable ». En effet, aucun développement n'est consacré à la mission de Constantin-Cyrille et de Méthode en Moravie (863), à leur séjour à Rome, où mourut Cyrille (869), ni à l'installation de leurs disciples en Bulgarie (885). Cosmas n'accorde pas une ligne au baptême de Vladimir en 988. Un lecteur peu averti serait d'ailleurs tenté de croire que la *gens Ruscia* est demeurée païenne. En effet, l'épisode où Cosmas en parle le plus est celui de la mission manquée d'Adalbert de Trèves. Sous l'année 960, il explique qu'une ambassade russe vint demander l'envoi d'un évêque au roi des Germains Otton, sans dire qui les envoyait. Otton leur donne alors un certain Adalbert. Mais Cosmas ajoute, avec un certain plaisir semble-t-il, que les Rus' n'avaient aucune intention de se convertir et laisse entendre qu'ils tuèrent Adalbert, peut-être à cause de l'homonymie avec Adalbert de Prague, martyrisé en 997. Dans

1. PVL, p. 15.

2. Cf. *Reginonis abbatis Prumiensis Chronicon cum continuatione Treverensi*, éd. F. Kurze, Hanovre, 1890 (MGH SS rer. Germ., 50), p. 169-172. *Annales Hildesheimenses*, éd. G. Waitz, Hanovre, 1878 (MGH SS rer. Germ., 8), p. 21-22.

3. PVL, p. 67.

la réalité, Adalbert de Trèves échappa à la mort et l'on suppose qu'il est l'auteur de la Continuation de Réginon de Prüm qui dénonce, elle aussi, la fausseté des Rus'.

Cosmas, p. 45. *Isto anno venerunt legati Rusciae gentis ad Regem Ottonem, et deprecati sunt eum, ut aliquem suorum Episcoporum transmitteret, qui eis ostenderet viam veritatis, et professi sunt, se velle recedere a paganico ritu, et accipere nomen et religionem Christianitatis. Et ille consensit petitioni eorum et transmisit Adelbertum Episcopum in fide catholicum. Illi per omnia mentiti sunt, sicut postea euentus rei probauit, quia ille praedictus Episcopus non euasit lethale periculum ab insidiis eorum.*

Après cet épisode très anti-russe, Cosmas donne d'autres gages de fidélité au rite romain et de défiance vis-à-vis de l'hétérodoxie des Slaves. C'est le cas en 967, où il est question de la fondation de l'évêché de Prague. Selon Cosmas, suite au pèlerinage de la princesse Mlada à Rome (où elle devient la nonne Marie), elle rapporte à son frère Boleslas une bulle du pape Jean XIII qui crée le nouveau siège épiscopal. Le texte, transcrit par Cosmas, insiste sur le fait que la nouvelle Église doit suivre le rite romain et non « le rite ou la secte de la gent bulgare ou russe, ou de la langue slavonne » et que l'évêque doit parler latin :

Verumtamen non secundum ritus aut sectam Bulgariae gentis vel Ruziae, aut Sclauonicae linguae, sed magis sequens instituta et decreta apostolica, unum potiorum totius Ecclesiae ad placitum eligas in hoc opus Clericum, latinis adprime literis eruditum¹.

Pourtant, on trouve aussi chez le chanoine pragois des passages beaucoup plus indulgents envers le rite et les lettres slaves. C'est que la Bohême était le terrain où coexistaient la liturgie romaine et la liturgie slavonne. Or, Cosmas éprouve un certain attachement envers elle. En 997, après le martyre de saint Adalbert, le duc de Bohême s'efforce d'éviter que le troupeau du diocèse de Prague « ne retourne à ses anciens vains rites et à des actes iniques », c'est-à-dire au paganisme (*ut grex Christo nouiter mancipatus non redeat ad pristinos vanitatis ritus et ad iniquos actus*). Pour empêcher cela il obtient un nouvel évêque qui est, certes, saxon, mais « connaissant parfaitement la langue slave » :

Forte aderat in regali curia Capellanus, nomine Tegdogus, actibus probis et moribus decoratus, liberalibus studiis adprime eruditus, genere de Saxonia, lingua perfecte imbutus Sclavonica².

Cet heureux équilibre est toutefois une exception et le conflit latent entre le clergé latinophone, souvent d'origine germanique, et les tenants du rite slave éclate à propos de l'abbaye de Sázava. Située, au sud-est de Prague, sur la route de Brno, elle avait été fondée par saint Procope en 1032, et était devenue rapidement un foyer intellectuel et spirituel de premier ordre, pratiquant la liturgie slavonne. Cet usage put se perpétuer jusqu'en 1097, mais il fut contesté dès la mort de Procope, en 1053. Cosmas accorde une large place à cette affaire qui rebondit sur plusieurs règnes, et nous ne donnons ici qu'un court résumé de ses notices chronologiques³. Cosmas explique que la communauté

1. Cosmas, p. 49.

2. Cosmas, p. 62.

3. Une étude spécifique permettrait de faire des parallèles intéressants sur la façon dont Cosmas et la PVL traitent des rapports complexes entre le prince régnant et le principal monastère du pays (Sázava dans le cas tchèque, les Grottes de Kiev dans le cas russe).

de Sázava fut calomniée par des adversaires inspirés par le diable. Selon eux, « à cause des lettres slaves » (*per sclauonicas litteras*), les frères auraient sombré dans l'hérésie, si bien que la seule solution serait de les expulser et de les remplacer par une nouvelle communauté latinophone (*eiectis eis, in loco eorum latinae auctoritatis Abbatem et fratres constituere omnino esse honestum, constanter affirmabant*)¹. Le prince Spytihnev II (1055-1061) installe alors un allemand, mais saint Procope apparaît au nouvel abbé, le tance vertement et même le frappe. Lorsque Vratislav II (1061-1092) monte sur le trône, il rappelle Guy, le successeur choisi par Procope, et rétablit tous les privilèges anciens de l'abbaye. Toutefois, le second successeur de Guy, Bozotech, est un personnage controversé qui suscite l'opposition de certains frères ambitieux. Après l'avènement de Břetislav II (1092-1100), ils obtiennent la déchéance de leur abbé, mais mal leur en prend car les frères félons sont dispersés « et les livres de leur langue, totalement détruits et anéantis, ne seront jamais plus jamais récités en ce lieu » :

Abbate itaque eiecto, eius fratres, qui prodicionis auctores contra eum extiterant, ex tunc errauerunt usque quaque per incerta loca girouagi... et libri linguae eorum deleti omnino et disperditi, nequaquam ulterius in eodem loco recitabuntur)².

Visiblement, Cosmas défend avec modération l'identité bohème : il se méfie des « extrémistes » du rite slave, mais partage l'irritation des siens face aux Germains. Il semble se retrouver parfaitement dans le jeune prince Břetislav qui décide d'enlever la belle allemande Judith, plutôt que de la demander en mariage :

« il mesura en effet la superbe innée des Teutons et le fait que toujours, bouffis d'orgueil, ils ont méprisé les Slaves et leur langue » (*Perpendit enim innatam Teutonicis superbiam, et quod semper tumido fastu habeant despectui Sclavos, et eorum linguam*)³.

On ne trouve pas chez Gallus de position équivalente, dans la mesure où il ne connaît que le rite romain et la langue latin. En revanche, la PVL trouve des accents assez proches de ceux de Cosmas pour exalter l'unité de la « langue » ou de la « nation » slave⁴, par delà les divisions qu'ont provoquées les migrations et les invasions des Avars (Obri), des Valaques (Volox), des Bulgares et des Hongrois. La chronique s'attache à montrer ensuite que Rus' et Slaves forment aussi une seule langue :

« La langue slave et la russe sont unes ; en effet c'est par les Varègues qu'ils se sont appelés Rus', mais auparavant ils étaient Slaves ; ils avaient beau s'appeler Poljane, leur parler était slave. On les appelait Poljane, parce qu'ils étaient établis dans la plaine, mais la langue slave est une » (А словенський языкъ и рускый одно есть, отъ варягъ бо прозвашася Русью, а первое бѣша словене ; аще и поляне звахуся, но словенская рѣчь бѣ. Поляни же прозвани быши, зане в поли сѣдяху, а языкъ словенски един)⁵.

Le fossé entre *Slavia catholica* et *Slavia orthodoxa* qui constitue une des démarcations culturelles importantes au sein de l'espace européen est déjà en train de se

1. Cosmas, p. 97.

2. Cosmas, p. 102.

3. Cosmas, p. 82.

4. Le même terme язык a les deux sens.

5. PVL, p. 16 (s. a. 6406/898).

creuser dans le premier quart du XII^e siècle, quand les Polonais, les Tchèques et les Rus' essaient de se donner à eux-mêmes une vision de leur histoire. Toutefois, ce facteur de division n'efface pas la conscience, encore forte, d'une identité slave commune, remontant aux origines tribales, à un rameau précis des descendants de Japhet. Les trois peuples, apparentés par leur langue, s'opposent en particulier à la Germania, autrement dit aux немцы. Mais de nombreux conflits, guerres intestines, ou expéditions aux frontières, occupent l'essentiel de l'exposé des chroniqueurs. L'image du monde qu'ils donnent n'est jamais figée, elle est sans cesse mobile, comme le récit qui enchaîne sans temps morts les péripéties. Pourtant, en de rares instants, on voit se dessiner l'idéal d'une harmonie à laquelle peuvent être associées les trois nations slaves, mais aussi les Hongrois. Quand le roi Boleslas III se trouve en difficulté face à son frère Zbigniew, il a recours à l'aide des Rus' et des Magyars (*ad regem Ruthenorum Ungarorumque pro auxilio delegavit*), grâce auxquels il obtient la reddition à merci de son frère¹. Mais l'incarnation la plus réussie de cet irénisme est Vladimir, peint par la PVL en prince de la paix (ce qui correspond à l'une des étymologies de son prénom : celui qui est maître de la paix)². En 6504/996, le chroniqueur nous dit que le prince manifestait ses largesses aux pauvres et à sa trustee et « vivait en paix avec les princes voisins : Boleslas le Polonais, Étienne le Hongrois et Oldřich le Tchèque et la paix et l'amour régnaient entre eux » (бѣ живя съ князи околними миромъ, с Болеславомъ Лядьскимъ, и съ Стефаномъ Угрьскимъ, и съ Андрихомъ Чешьскимъ. И бѣ миръ межю ими и любы)³. Il est significatif que cette veine ne se perde pas aux siècles suivants, alors que le fossé confessionnel s'élargit, suite à la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204.

C'est en effet dans la *Chronique de Grande Pologne* (*Chronica Poloniae Majoris*), rédigée à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e, que l'on lit pour la première fois une nouvelle version du récit des origines appelée à connaître d'innombrables variantes. Au commencement de l'histoire était la Pannonie, berceau des Slaves (*Scribitur enim in vetustissimis codicibus quod Pannonia sit mater et origo omnium Slavonicarum nacionum*). L'étymologie de ce toponyme est renvoyée à Pan, « qui en grec comme en slave, veut dire : qui a tout » (*Pan enim iuxta grecam et Slavorum interpretationem dicitur totum habens*). De plus, Pan en polonais signifie grand seigneur (*maior dominus*). Or Pan, prince des Pannoniens, eut trois fils, Lech, Rus et Čech. Ils fondèrent trois lignées, qui ont été, sont et seront, tant qu'il plaira à Dieu, maîtresses de trois royaumes, celui des Polonais, celui des Rus' et celui des Tchèques :

*tres fratres filii Pan principis Pannoniorum nati fuere quorum primogenitus Lech, alter Rus, tercius Czech nomina habuerunt. Et hii tres hec tria regna Lechitarum, Ruthenorum et Czechorum qui et Bohemi ex se et sua gente multiplicati possederunt, in presenti possident ac in posterum possidebunt quamdiu divine placuerit voluntati*⁴.

1. Gallus, p. 459.

2. Sur le prénom Vladimir, cf. S. Ja. Senderovič, « K istorii vostočnoslavjanskogo imeni Vladimir », *Slavjanovedenie*, 2007.2, p. 9-16.

3. PVL, p. 56. Boleslas I^{er} régna sur la Pologne de 992 à 1025, Étienne I^{er} sur la Hongrie de 997 à 1038 et Oldřich fut duc de Bohême de 1012 à 1034. Vladimir meurt en 1015.

4. Cf. *Kronika Wielkopolska* = *Chronica Poloniae Maioris*, éd. B. Kūrbis, Varsovie, 1970 (Monumenta Poloniae Historica. Series nova, 8), p. 4. Voir aussi « *Velikaja xronika* » o Pol'se, Rusi i ix sosedjax

On retrouve là les éléments essentiels : étymologie, ethnogénèse, élection de la dynastie, qui se combinent au motif traditionnel des trois frères, dans une perspective qui n'est pas étroitement nationale, mais que l'on pourrait qualifier de panslave.

Pierre GONNEAU

XI-XIII vv., éd. V.L. Janin, Moscou, 1987, p. 53.

